1888 un sublime Œdipe. C'était à Orange, devant ces ruines dont le nom est inséparable du sien. A ce moment, le snobisme n'avait pas envahi la petite ville provinciale. Nous étions là quelques journalistes parisiens, venus en flâneurs, et dans des dispositions plutôt sceptiques. Francisque Sarcey dirigeait notre petite troupe. Il n'avait pas l'âme très lyrique. Sa curiosité, comme la nôtre, s'amusait et se méfiait un peu des résultats d'une tentative si singulière. Et voilà que soudain une émotion sacrée nous saisit. L'art et la nature conspiraient à nous troubler. Nous écoutions des vers en contemplant les étoiles. La splendeur du ciel, les caresses de la brise nous disaient le bonheur de vivre, cependant que sur la scène retentissait le cri de l'humanité souffrante. Et rien n'égalait la grandeur de ce contraste. Il est vrai que ces plaintes nous arrivaient par une voix merveilleuse et terrible, capable de traduire avec la même intensité expressive la terreur, la piété et tous les sentiments dont est agitée la conscience des hommes — voix d'or, voix de chair, qui, alors qu'elle était la plus véhémement, demeurait harmonieuse et docile aux lois du rythme. En cette soirée nous vîmes l'Hellade entière surgir et se mouvoir autour du roi de Thèbes, et l'ombre de Sophocle se pencher sur lui. Hors de lui-même, transfiguré, en proie au divin délire, il semblait que Mouquet n'aurait pas la force d'aller jusqu'au bout et que sa poitrine allait se rompre. Élargissant la signification du drame, par un prodige d'intuition, il nous avait donné la sensation inouïe de deux Œdipe, de l'antique Œdipe tel qu'il apparaissait aux yeux des Athéniens, et d'un Œdipe moderne, à qui deux mille ans de christianisme ont appris toutes les expressions de la douleur... Nous frissonnions, nous pleurions. Seul le tragédien n'était pas entièrement satisfait. Car il était dans son destin de ne pas l'être.

Ceux qui l'écoutaient au théâtre ne le connaissaient point : ils ignoraient ses tourments, ses doutes, son labeur sans arrêt, sa perpétuelle angoisse. Une fois, je fus témoin de ce travail d'enfantement obstiné, délicieux et douloureux. L'occasion d'une visite m'avait conduit dans ce logis de la rue Gay-Lussac où, chaque nuit, veillait jusqu'à l'aube sa méditation solitaire. Nous causâmes d'*Othello*, qu'il allait interpréter quelques jours plus tard. Ce rôle le terrifiait, l'attirait, le fascinait. Il avait peur de n'en pas discerner le fond véritable, de ne pouvoir en fixer les nuances fugitives, de n'en tracer qu'une esquisse. Tout en m'exposant ses scrupules, il le jouait pour lui et pour moi avec autant de fièvre, il l'illuminait d'autant de flammes que si le peuple d'Orange eût été là, le soutenant de ses acclamations. Et je compris qu'il était heureux, et qu'à ce moment précis il éprouvait l'ineffable joie du créateur.

Créer l'incarner l'âme des personnages de la littérature ! Destinée singulière des acteurs qui vivent des vies qu'ils ne savent plus dissocier de la leur.

Voici un terrible rapport sur les massacres d'Arménie, qui fut publié pour la première fois par « une haute autorité morale allemande », la revue protestante *Allgemeine Missions Zeitschrift*, éditée par les professeurs D. Julius Richter et B. Joh. Warneck

L'Euphrate roule des cadavres : Entre le 10 et le 30 mai, on arrêta 1.200 autres notables arméniens et d'autres chrétiens, sans distinction de confession, dans les vilayets de Diarbékir et de Mamouret-ul-Asis. Le 30 mai, 674 d'entre eux furent embarqués sur treize chalands du Tigre, sous prétexte qu'on voulait les mener à Moussoul. L'aide de camp du vali, assisté de cinquante gendarmes, était reparti sur les chalands, tandis que l'autre moitié chevauchait sur la berge. Peu de temps après le départ, on enleva aux prisonniers tout leur argent (environ 6.000 livres), puis leurs vêtements et on les précipita dans le fleuve. Les gendarmes de la berge étaient chargés de n'en laisser échapper aucun. Les habits de ces malheureux furent vendus au marché de B...

Pendant un mois, on observa presque tous les jours dans l'Euphrate des cadavres allant à la dérive, souvent de deux à six corps liés ensemble.

Les cadavres poussés sur la berge sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a sur ce point de nombreux témoins oculaires (des Allemands) « Für dieses zahlreiche Augenzeugen (Deutsche). » Un employé du chemin de fer de Bagdad a raconté qu'à Diredjik les prisons se remplissent tous les jours et se vident pendant la nuit (dans l'Euphrate). Un capitaine de cavalerie allemand a vu, entre Diarbékir et Ursa, d'innombrables cadavres gisant sans sépulture le long du chemin.

Tout commentaire diminuerait la monstruosité de ces faits. C'est bien de la part de la Turquie (et de l'Allemagne, sa complice) une volonté d'exterminer une belle race inassimilable. La France victorieuse sauvera l'Arménie.

M. François Porché vient de publier dans le *Figaro*, à la mémoire de Charles Péguy, *l'Arrêt sur la Marne*, très beau poème qui fixe poétiquement le souvenir de ces tragiques et angoissantes journées de septembre. Ce poème, au rythme varié, épouse tous les mouvements de l'émotion du poète et fait surgir la précision des images. Voici l'aspect de Paris.

Pas une auto, pas autre chose
Que le pavé qui luit comme une glace rose :
Un oblique rayon descend seul l'Avenue
Désespérément lisse, incroyablement nue
Comme un grand canal desséché.

Mais, quand derrière lui le soleil s'est couché,
L'Arc de triomphe ouvert sur l'ombre inquiétante,
Tout béant d'une horrible attente,
De tous côtés surveille une dernière fois
Par-dessus les murs gris le lointain noir des bois.

Puis, dans les brumes de la Seine,
On ne sait quoi comme un regret
Sur l'or d'un Dôme,
On ne sait quoi comme un fantôme

Voici un terrible rapport sur les massacres d'Arménie, qui fut publié pour la première fois par « une haute autorité morale allemande », la revue protestante *Allgemeine Missions Zeitschrift*, éditée par les professeurs D. Julius Richter et B. Joh. Warneck

(chez Martin Warneck, à Berlin, W. 9 Schellingstrasse). Les faits que raconte ce rapport que publie **le Temps** « ont été vus par des yeux allemands ». C'est une main allemande qui l'a écrit. La Revue des Missions pensait qu'il était de son devoir de porter ces faits monstrueux à la connaissance du public allemand. Mais la censure militaire, à la date du 10 novembre 1915, en a interdit la reproduction dans la presse. Pourquoi cette interdiction ? C'est que ces atrocités révélées étaient un formidable réquisitoire contre le gouvernement impérial, complice du gouvernement turc dans cette tentative de destruction totale du peuple arménien (et peut-être prochainement de celle de tous les chrétiens d'Orient).

Des Turcs racontent leurs forfaits : Des soldats turcs, témoins du fait, nous ont raconté que les femmes avaient demandé grâce à genoux et que beaucoup d'entre elles avaient jeté elles-mêmes leurs enfants dans le fleuve. Et comme nous leur demandions avec horreur : « Alors, vous tirez sur des enfants ? », ils répondirent : « Que faire ? On nous l'ordonne ! »

Le soir du 18, nous nous promenions avec un de nos amis, M. G..., devant notre maison. Nous rencontrâmes un gendarme, qui nous raconta qu'une troupe de femmes et d'enfants de la région de Baïbourt devaient passer la nuit dans un endroit situé à dix minutes à peine de l'hôpital. Il avait aidé lui-même à les pousser comme un bétail, et il nous raconta, avec des détails à donner le frisson, comment on les avait traités pendant le long trajet. C'est en les égorgeant sans trêve qu'on les amène par ici. Chaque jour, de dix à douze hommes sont tués et précipités dans les ravins. On fend le crâne aux enfants qui ne peuvent pas suivre. On pille et on déshonore les femmes. (*Den Kindern, die nicht mitkommen können, die Schædel eingeschlagen. Die Frauen geraubt und geschändet.*) « Moi-même, ajouta le gendarme, j'ai fait enterrer les cadavres nus de cinq femmes. Dieu veuille m'en tenir compte ! » C'est ainsi qu'il termina son effroyable récit...

Le cortège des victimes : Le lendemain matin, de très bonne heure, nous entendîmes passer les victimes vouées à la mort. Nous nous joignîmes à elles et nous les accompagnâmes jusqu'à la ville. Dans un silence absolu, ils défilaient, petits et grands, jusqu'aux aîeules chargées d'ans, qu'on ne pouvait maintenir qu'à grand-peine sur leurs ânes. Tous s'en allaient pour être attachés ensemble, puis précipités du haut des rochers à pic dans les flots de l'Euphrate. « C'est ainsi qu'on opère maintenant, nous raconta un cocher grec ; on a vu les cadavres descendre en suivant le cours du fleuve... » Cela vous glaçait le cœur.

Notre gendarme nous dit qu'il venait justement d'escorter de Mama-Chatoum, localité située à deux jours d'Erzeroum, jusqu'à Komagh, une troupe semblable, composée de trois mille femmes et enfants. « Tous supprimés ! » ajouta-t-il.

Nous. — Si vous voulez les tuer, pourquoi ne le faites-vous pas dans leurs villages ? Pourquoi leur infliger auparavant cette misère sans nom ?...

Lui. — C'est très bien comme cela ; il faut qu'il souffrent. Et puis, que ferions-nous des cadavres ? Cela puerait ! (*Und wo sollten wir mit den Leichen hin ? Die werden ja stinken !*)

Qui revient rôder sur la scène,
Observe, écoute et disparaît.

Que réserve la nuit à l'aurore prochaine ?
Au centre de Paris, comme au centre d'un chêne
Le vieux cœur d'où la vie a longtemps rayonné,
L'île-mère, la nef qui porte les dieux lares,
Tirant sur les dix ponts qui lui servent d'amarres,
A dans l'eau sourde frissonné.

Tandis que l'airain vibre en espaçant ses coups,
Rigide, son corps sombre enveloppé de voiles,
Notre-Dame prie à genoux,
Le front levé vers les étoiles.

Chaque jour qui se lève est comme un fossoyeur
Qui reprend son outil de bon matin et creuse,
Infatigable travailleur,
Pour quelque illustre mort un large trou profond.
Les aiguilles des montres font
Des pas d'une vitesse affreuse.

On se jette sur les journaux.
On les ouvre en tremblant, on les lit hors d'haleine,
Comme autrefois la foule à travers les créneaux
Interrogeait la plaine.
Après Liège, Namur est pris.
Les mots barbouillés d'encre fraîche
Deviennent feu dans les esprits.
Chaque heure apporte une dépêche
Comme un lourd nuage orageux.
Le cœur s'attarde aux tristes jeux
D'un suprême doute impossible,
Ou bien, frappé comme une cible,
Répond par un sursaut plus fort,
A tous les coups du mauvais sort.
Une ville aussitôt nommée,
Dans un cauchemar imprécis
On entrevoit des murs noircis,
Un épais brouillard de fumée,
On entend crier : au secours,
Sans qu'aucune âme ne réponde,
Et le ruisseau dans les faubourgs
Réflète un ciel de fin du monde.
Sambre et Meuse, autrefois ces noms,
Comme deux trompettes pareilles
Nous chantaient gaiement aux oreilles
Les victoires de nos canons ;
Maintenant leur syllabes roulent
Une rumeur de désarroi.